

Chapitre 15 : Opération Jèdre

(Sahara, début janvier 95)

La journée de travail se déroula sans histoires, autres que les plaisanteries justifiées des collègues... J'oubliai même les reins jusqu'au soir, moment où ils se réveillèrent méchamment, au point de faire appel aux drogues et pommades de Nivea, accompagnées d'un "savon", à vrai dire bien mérité !

Mais le pire, ce fut de préparer ma mie à l'opération Jèdre (JDR revient), car notre dramatique équipée de 77, restait toujours vivace dans sa mémoire :

— C'est de la folie, s'écria-t-elle. On y assassine des gens tous les jours !

— En Algérie, oui, au Sahara, beaucoup moins... le CEIS y veille.

— Tu fais une différence, toi, entre un poignard islamiste et une balle marocaine¹ ?

— Aziza soutient les Sahraouis mais fait pas la guerre au Maroc, qu'je sache.

— Qu'en sais-tu vraiment ? Je ne comprends pas pourquoi tu continues à lui faire une confiance aveugle... comme si elle ne s'était pas servie de toi en 77 !

— L'qualificatif aveugle est d'trop. Si j'accepte d'aller là-bas c'est parce que Jul me l'demande... D'ailleurs il m'a promis d's'occuper lui-même d'notre sécurité.

— Je voudrais bien savoir comment ?

— Il emmène avec lui ses deux fils, qui s'ront nos gardes du corps.

— Je vois mal deux jeunes élevés là-haut, où, apparemment, tout est paisible, convivial, etc., suffisamment aguerris pour affronter notre ici-bas où règne la loi de la jungle !... Ne te mêle pas de ça, Lucien. Nous l'avons échappée belle la dernière fois. Les miracles ne se renouvellent pas. Toi-même répètes que pour vivre heureux, il faut vivre caché.

— Mais Jul a pas l'intention d'convoquer les médias ; au contraire. Il s'agit d'abord d'contacts confidentiels avec quelques scientifiques connus pour leur ouverture et indépendance d'esprit, eux-mêmes servant ensuite d'intermédiaires entre les Cosmons et les "grands" d'ici-bas...

— Écoute, vous seriez tous les deux menacés, car s'il y a une chose que la grande majorité des Humains ne veut pas entendre, c'est que nous vivons dans un paradis que nous transformons, de plus en plus rapidement, en enfer ! Voilà la signification profonde du message de JDR.

— Tu extrapoles... Jul n's'est jamais pris pour un prophète : rappelle-toi la boutade du *Pèlerinage* où il déclare partager l'opinion de Brassens sur cette engeance²... Justement, sa présence parmi nous s'ra l'occasion d'lui tirer les vers du nez, pas ?

— Peut-être, mais je ne vois pourquoi un génie comme lui a besoin de toi.

— Un grand génie a toujours besoin d'un p'tit génie, rigolai-je... Blague à part, qui saurait, après plus d'trente ans d'absence, s'débrouiller tout seul dans l'merdiser qui nous entoure ?

— Attends : pourquoi les Cosmons ne peuvent-ils pas l'accompagner ? Ne sont-ils pas des Êtres aussi civilisés, sinon plus que nous ?

— Certes, mais, s'lon ses dires, ils sont cent fois plus réglés et méticuleux qu'les Nippons, c'qui ferait un clash avec notre première Premier ministre, pour commencer !

L'évocation de cette pétulante politicienne fit exploser Nivea :

— Oh, comme j'ai eu honte de ses propos au sujet des Japonais, ainsi que des Anglais³ ! Je soupçonne Tonton de l'avoir nommée par machiavélisme machiste.

— La France a pas l'exclusivité d'une Premier ministre imbuvable. Comme d'habitude, les Anglais ont tiré les premiers avec leur Thatcher... Bon, laissons à Tonton c'qui appartient à la Mitterrandie et revenons à la mission d'Jul, qui dépasse d' loin nos petits états d'âme : il s'agit ni plus ni moins que d'l'avenir d'l'Humanité.

¹ Dans l'ex-Sahara espagnol, frontalier avec la *wilaya* d'Adrar, le Front Polisario combattait l'invasion marocaine.

² Refrain de l'*Oncle Archibald* : *O vous, les arracheurs de dents, / Tous les cafards, les charlatans, / Les prophètes, / Comptez plus sur oncle Archibald / Pour payer les violons du bal, / ç vos fêtes...* (bis).

³ On colportait le bruit que la dame avait traité les Japonais de fourmis et les Anglais de *pédés* !

— Voilà les grands mots. Les documents de Djarimel concernaient aussi l'avenir de l'Humanité ; mais dix-sept ans après on ne sait toujours pas s'ils justifiaient ton héroïque opération DEM... Tu ne vas quand même pas recommencer, à ton âge !

— Ni mon rôle, ni les risques potentiels ne sont comparables. Cette fois, c'est Jul, l'acteur. Moi, j'serai simplement là pour l' guider dans la vie pratique... D'autre part, cette opération, qu'j'appelle Jèdre – pour "JDR revient" – ne comporte rien d'illégal, ni de violent ! Ensuite, l'ami compte aller aux *States* pour préparer, avec Carl Sagan, une première réunion confidentielle... Tu pourrais m'y accompagner, car ainsi on passerait plus facilement pour des touristes lambda. Ce fut l'argument décisif, car les *States*, ça lui plaisait !

Entre temps je reçus, via Internet, un message codé de Jul, me signalant que, pour le moment, c'était trop risqué de communiquer avec Aziza, qui était certainement très surveillée. D'autre part, il me demandait de me libérer pour un mois à partir de début janvier, date à laquelle il prévoyait le rendez-vous, dans la région d'Adrar, justement.

Nivea chercha alors des remplaçants pour assurer ses cours et moi j'entrepris de convaincre mon patron de le laisser tomber à un moment où les pannes des réseaux hertziens sont les plus fréquentes et les plus sérieuses... pour aller skier aux *States* – invité par de riches cousins !!!

Figurez-vous sa tête ! Je dus sortir, avec calme, les grands arguments : en l'occurrence le fait qu'un mois, ce n'était que le douzième d'une année sabbatique, libéralité⁴ que je n'avais jamais demandée, et que je ne comptais pas non plus demander dans le futur... Finalement je réussis à l'amadouer en lui proposant de faire un saut à Palo Alto (Californie) pour traiter quelques problèmes en suspens avec un fournisseur local – sans que ça lui coûte un dollar de frais de mission, mais avec la promesse que mon salaire serait versé normalement...

Je prévins aussitôt Aziza, qui, enthousiaste, me parla de la relative sécurité qui régnait dans son coin et me rappela que l'hiver était la saison la plus favorable pour voir le pays...

Mi-décembre, suite à la confirmation de Jul, je lui proposais notre arrivée à Adrar pour le mardi 3 janvier... Mais le détournement d'un Airbus d'Air France par des islamistes, sur le tarmac de Maison-Blanche, à la veille de Noël, faillit tout remettre en question :

— Tu vois bien que j'avais raison ! me tañça Nivea. Le pays est dangereux. On ne peut pas se donner rendez-vous ailleurs qu'en Algérie ?

— En fait Jul est déjà en train d'effectuer sa quarantaine quelque part au Sahara.

Comme on sait, après avoir assassiné trois innocents passagers, les quatre pirates furent expédiés dans l'enfer d'Allah par nos braves gendarmes, juste avant le Nouvel An...

Malgré cela, je dus faire appel à toutes mes ressources dialectiques pour raisonner ma mie :

— J'suis sûr que, grâce à cet attentat, nous s'rons mieux protégés qu'en 77.

Le compagnon d'Adrienne nous véhicula à Marignane le lundi matin 2 janvier. Le vol Air Algérie⁵ se déroula sans histoires. L'avion n'était pas complet : nous étions à contre-courant du flux principal des migrants qui, ce jour de fin de congés, était dirigé vers la France.

À notre débarquement à Dar El-Beida, un triste crépuscule d'hiver nous attendait, en parfaite harmonie avec la situation locale : l'aéroport était pratiquement en état de siège.

J'avais réservé une chambre à Maison-Carrée car je ne voulais à aucun prix risquer de rater le vol du lendemain matin sur Adrar. Je prévins donc l'hôtel de notre arrivée, achetai *El Moudjahid*, puis nous attendîmes assis sur les valises, dans un coin, près du point de rendez-vous – aussitôt entourés de gardes, les autorités ne tenant sans doute pas à ce qu'on les taxe à nouveau de laxisme⁶.

Un employé de l'hôtel arriva enfin, prit nos valises et nous y véhicula.

En face de l'entrée, tous feux éteints dans la nuit, une voiture de police montait la garde.

⁴ J'employai ce terme, alors que je savais bien – et lui aussi – qu'il s'agissait d'un droit.

⁵ Air France avait alors interrompu tous ses vols vers l'Algérie. Ils ont été repris à l'automne 2003 seulement.

⁶ En représailles les islamistes assassinèrent quatre Pères Blancs à Tizi-Ouzou, puis sept autres à Tibérine.

N'ayant pas oublié nos bonnes vieilles habitudes, dès que le larbin de service eut tourné les talons, je mis en route le téléviseur et nous inspectâmes minutieusement la chambre.

Question poussière, Nivea en trouva évidemment. Par contre, pas trace de ces petites bêtes électroniques, bien plus dangereuses que les plus teigneuses des punaises.

Puis je me plongeai dans *El Moudjahid*, laissant à ma moitié le soin de ranger nos affaires ; non par paresse, mais pour éviter toute remontrance, car, au bout de trente ans de vie commune, je ne distinguais toujours pas sa brosse à dents de la mienne. J'essayais bien sûr de sauver la face en lui faisant remarquer que deux personnes qui fréquentent la même couche partagent automatiquement les mêmes microbes, et en lui rappelant que, selon JDR, l'absence totale de propriété privée chez les Cosmons, expliquait leur extraordinaire efficacité...

À la lecture du "canard" en question, une évidence s'imposait : *mutatis, mutandis*, l'armée algérienne répétait le rôle de l'armée française et les islamistes celui des *fellaghas* !

— C'est l'heure de descendre dîner ! avertit Nivea, interrompant ma lecture.

Dans la salle de restaurant, l'ambiance était lugubre. Beaucoup de commerçants, techniciens, fonctionnaires. Quelques Européens. Pas de femmes, à part Nivea, portant son foulard Chanel. Oui, le cadeau de Myriam, qui venait de passer 17 ans dans la naphthaline. Bien plus indispensable qu'en 77 — réaction islamique antiféministe oblige.

Après ce frugal dîner (l'ambiance ne nous avait pas mis en appétit, c'est le moins qu'on puisse dire), nous remontâmes dans la chambre, dare-dare. On avait d'ailleurs de quoi occuper la soirée : Nivea révisa son questionnaire destiné à Jul, et moi j'étudiai les cartes du Sahara, essayant d'estimer le lieu précis où le vaisseau passait sa quarantaine.

Cependant la fatigue nous rattrapa et nous mit au lit autour de 22 heures...

Le *zinc* décolla avec une bonne demi-heure de retard. Sans doute à cause de la méticuleuse fouille à laquelle tout le monde fut soumis : on m'obligea à placer le *transistor*⁷ en soute.

Nous étions apparemment les seuls Européens à bord...

Comme d'habitude, l'Atlas de Blida franchi, les nuages se firent de plus en plus rares...

J'essayai, en vain, de repérer Taguine, rebaptisée Zmalet El-Amir-Abdelkader, car c'est là que le grand Émir – encore grandi par les sinistres émironcules autoproclamés qui mettaient le pays à feu et à sang – tomba aux mains des Français. C'est là aussi que JDR, alias Giuliano di Alta Ripa, lui conseilla, juste avant l'encerclement, de composer avec les *Roumis*... Par contre, on put admirer les forêts verdoyantes du djebel Amour – que par ces temps horribles, il valait mieux appeler Amer ! Puis ce fut l'immense désert, composé de roche grise ou de sable jaunâtre.

Nous survolâmes Timimoun, sa *sebkhra* (lagune salée dont les rives se déplacent sur des kilomètres, suivant les pluies) et le chapelet d'oasis qui précèdent celle d'Adrar.

Aziza nous attendait seule — c'est tout au moins ce que l'on crut d'abord. Elle portait un tailleur sobre, de même couleur que son chapeau de paille nature. Un véritable camouflage, dans ce pays où le sable est omniprésent. Après les embrassades d'usage, compte tenu de l'heure, on déjeuna sur place :

— Ce n'est pas de la grande cuisine, mais je crois que vous apprécierez tout de même !

Au fond, les brochettes, accompagnées de riz et ratatouille, ça n'était pas très original, mais culinairement honnête, à condition de tolérer le piquant des poivrons locaux !

Vers quinze heures, on retrouva sa Range Rover sur le parking, gardée par deux jeunes Sahariens en habit traditionnel, qu'elle nous présenta comme ses chauffeurs. Houari et Téoufik, qui avaient dû manger sur le pouce, étaient évidemment employés du CEIS.

Adrar nous dépaysa davantage que le Tam de 77, car nous n'y croisâmes pas l'ombre d'un touriste. Le QG de LTH était situé à la périphérie orientale de l'oasis, sur une dernière langue du Tademaït, le grand plateau qui s'abaisse et s'enfonce ensuite sous les sables de l'Erg Chech.

Le portail métallique, quatre bons mètres de large et trois de haut, peint en vert et surmonté de

⁷ C'en était un complètement nouveau, dont l'émetteur-récepteur répondait aux normes cosmonnes de furtivité.

piques, nous fut ouvert par le gardien que l'on aperçut vaguement derrière le fenestron grillagé d'une guérite, après que le chauffeur eut crié quelque chose comme un mot de passe.

Immédiatement sur la gauche et un peu en retrait, un grand hangar ouvert à tous vents abritait trois ou quatre véhicules divers, peints couleur sable.

Le domaine, en pente douce face au couchant, était clos par une murette d'un mètre de haut, surmontée d'un solide grillage de deux autres mètres, et doublé, côté externe, par des barbelés.

Une haie de jeunes cyprès longeait l'enceinte, côté interne. Le terrain était parsemé d'autres jeunes arbres d'espèces diverses (eucalyptus, cèdres, pins, palmiers...), ainsi que de buissons d'ornement : lauriers, bougainvilliers, jasmins... ces derniers exhalant leur suave parfum.

Une allée de gravier, d'une cinquantaine de mètres, montait vers une vaste esplanade (quelque mille mètres carrés ?), au-delà de laquelle s'élevait un gros bâtiment parallélépipédique à deux étages, long d'une vingtaine de mètres et large d'une douzaine. Tout à la fois quartier général et dortoir-réfectoire pour les employés n'ayant pas de logement en ville, nous expliqua Aziza.

La façade principale, orientée au soleil couchant, était percée d'une porte centrale encadrée de deux petites fenêtres, symétriquement situées. Trois autres fenêtres tout aussi exigües s'ouvraient au premier, à la verticale des trois ouvertures du ré-de-chaussée – ce qui faisait plutôt caserne.

Quatre autres petites constructions cubiques bordaient ladite esplanade : deux à gauche et deux à droite. Elles mesuraient une trentaine de mètres carrés au sol et guère plus de trois en hauteur. Leurs ouvertures (une porte et deux fenestrons) étaient encore plus petites que celles du bâtiment principal... Ce qui, chez nous, serait passé pour des bunkers, ne choquait pas ici, toutes les habitations ressemblant à des casemates. De même, une seule couleur de crépi : l'ocre, typique du pays, hors les boiseries, peintes, elles, en vert drapeau (algérien).

— On va directement chez vous, suggéra Aziza, car je suppose que vous êtes fatigués !

— C'est vrai, opinai-je. Mais j'voudrais installer l'antenne l'plus tôt possible.

— Je te montrerai. Nous sommes bien équipés en télétransmissions : c'est vital dans ce pays.

Sur ordre de LTH, la Rover vira sur la gauche, vers le gourbi le plus éloigné.

L'intérieur se présentait comme un studio, avec kitchenette, petite table et canapé-lit dans la pièce principale, les WC-douche isolés occupant un coin d'à peine deux mètres carrés. Moderne et propre.

— En principe il y a tout ce qu'il faut pour le petit déjeuner. Les boissons sont dans le frigo...

Appelez-moi par l'interphone dès que vous vous serez reposés, dit-elle en repartant.

La fatigue et la fraîcheur nous jetèrent sous les draps pour une sieste tardive.

Le soleil était déjà bas sur l'horizon quand Aziza (ou mieux, LTH), courte permanente nue, cette fois, avec anorak et pantalon kakis, repassa nous chercher :

— Il faisait relativement froid dans la pièce. Alors on s'est endormis pour de bon !

— Ah oui ! La femme de ménage a dû oublier de mettre en route le chauffage au gaz.

Et ni une ni deux, elle nous l'alluma, avant de nous conduire à la tour aux antennes.

— Autrefois, il n'y avait pratiquement que de la roche ici, nous expliqua-t-elle en montant le large sentier caillouteux qui grimpeait derrière les habitations. Il a fallu creuser des trous et y amener la terre par camion afin d'y faire pousser de vrais arbres...

— C'est une réussite, constatai-je. Ils sont très beaux.

— Tout pousse au Sahara, à condition d'avoir de la bonne terre et de l'eau. De la terre, on en trouve, mais de l'eau, c'est plus difficile : les nappes s'épuisent...

— J'ai lu que l'oued Messaoud, complètement à sec depuis des décennies, était encore navigable il y a cinq cents ans, tout au moins entre Reggane et Sali, commenta Nivea.

— Oui, la progression du désert est une évidence. Elle se conjugue avec l'inertie et la corruption traditionnelles, qui font disparaître les subsides dans les sables...

— Tu t'souviens combien la désertification préoccupait JDR ?

— Bien sûr. Ce phénomène préoccupe tout le monde maintenant... Mais pour les réalisations concrètes, c'est autre chose ! pesta-t-elle. Puis, d'une voix sourde :

—Tu ne m'as pas dit où il se trouve actuellement. Ici, tu peux parler en toute sécurité, hein !

— Tant mieux, parce que le secret est une condition *sine qua non* de sa venue, rappelai-je.

— Tu me connais, Lucien ! Transmets-lui mon serment et dis lui qu'Aziza n'a qu'une parole ! coupait-elle, avec véhémence, ajoutant : Quant aux employés du CEIS, ils savent tenir leur langue, car ils sont ici pour des raisons idéologiques et financières à la fois, les salaires et autres avantages étant les plus intéressants du pays.

— Quel pays : l'Algérie ou le Sahara ?

— Les intérêts des Sahariens et des Algériens concordent, répliqua-t-elle, sans se démonter. Tu n'ignores pas que les nomades qui ont des problèmes avec le Maroc ou les nouveaux états de l'Afrique noire se réfugient chez nous... Voilà les antennes ! annonça-t-elle d'un geste de la main.

Effectivement, au détour du chemin apparut un petit bâtiment cubique de trois bons mètres de côté, accolé à une tour carrée de section au moins deux fois plus petite mais de hauteur plus que triple, portant un diadème d'antennes.

Aziza télécommanda l'ouverture de la porte du local et son éclairage intérieur, car il était totalement aveugle. Sur la gauche, de grandes étagères remplies d'appareillages de radiotélécommunication, et sur la droite, un large établi avec tout l'outillage professionnel... Puis elle nous précéda dans l'escalier de ciment qui montait dans la tour, en face de l'entrée. Une main courante de corde était accrochée le long du mur. Le trou central servait de passage à une multitude de câbles variés.

On déboucha sur une petite terrasse en surplomb, d'un mètre de large, qui entourait le toit de planches peintes en vert, surmontant la cage d'escalier. Une solide rambarde métallique servait de garde-fou et de support aux antennes.

La plus grande parabole était dirigée vers l'ouest, où le soleil était en train de se coucher. L'astre éblouissant était entouré d'une immense auréole hémisphérique allant de l'orange au jaune-vert, cette dernière teinte se raccordant, par une transition continue, au bleu clair du zénith, puis au bleu sombre du levant.

— Faut qu'il la pointe vers l'sud. Est-ce possible d'faire ça de suite ?

— Bien sûr, tu trouveras en bas l'outillage pour la démonter.

Pendant que je redescendais à l'atelier, Aziza montrait à Nivea ce qu'on voyait de la palmeraie et de la ville ; en fait des contours sombres, à contre-jour, car le crépuscule tombait déjà.

Avec ma mie, nous déplaçâmes ladite parabole, pendant que LTH nous éclairait de sa lampe-torche.

— Merde alors ! J'ai pris jumelles et boussole mais j'ai oublié l'émetteur-récepteur, réalisai-je.

— As-tu bien regardé ? Ce ne sont pas les émetteurs-récepteurs qui manquent, sur les étagères.

— Il s'agit d'une liaison spéciale, qui n répond pas aux normes standard.

— As-tu besoin de moi, parce que je dois bientôt repasser à mon bureau ?

— Nivea fera l'affaire.

— Si vous ne le saviez pas encore, Aziza, le grouillot de service, c'est moi !

— Je sais, je sais... à quoi ça mène, une longue vie commune ! Mais il y a quelques avantages dont on s'avise parfois trop tard, philosopha-t-elle.

Je tendis jumelles et boussole à Nivea :

— Repère-moi la polaire, je remonte dans cinq minutes.

Je redescendis avec Aziza. Il fallut éclairer le chemin pour éviter de trébucher sur les cailloux⁸.

— J'ai encore des choses à régler avant le dîner. Appelle-moi vers huit heures pour me dire où vous en êtes... Tiens, je te confie ma lampe et ma télécommande de la tour.

— Merci bien : on a les *frontales* dans nos sacs. À tout à l'heure !

Lorsque je remontai, une multitude d'astres étaient déjà visibles à l'œil nu.

— Je n'ai repéré aucune planète et je ne suis même pas sûre de la polaire, regretta Nivea.

— Peut-être qu'les positions des astres s'y prêtent pas, ce soir. D'abord faut savoir qu'la hauteur d'la

⁸ Nivea, par ce *s* au lieu du *x*, tient à honorer l'audace dont firent preuve, il y a quelques décades, nos Académiciens... Audace qui les a épuisés au point de les avoir rendus encore un peu plus stériles !

polaire au-dessus d'horizon nord égale la latitude, soit 28 degrés pour Adrar, expliquai-je doctement, tout en lui montrant la carte du ciel que j'avais dessinée pour ladite latitude, d'après les éphémérides du Bureau des Longitudes. Tu vois, la Grande et la Petite Ourse sont encore, en partie, sous l'horizon. Et les cyprès doivent cacher l'reste. Tu es donc excusée ! Quant aux planètes, pas d'chance non plus : Mars s'lèvera qu'dans 3 heures. Pour Vénus et Jupiter, faut attendre demain matin. Par contre, on devrait apercevoir Saturne vers l'sud-ouest à une quarantaine de degrés de hauteur et 220 d'azimut. Passe-moi les jumelles... Ah voilà, j'crois tenir l'Seigneur des Anneaux... Pour la nouvelle Lune, c'est au moins aussi difficile car elle est en train d'se coucher, à moins d'vingt degrés du Soleil qui, lui-même, est déjà à 10 bons degrés sous l'horizon... Ah, j'y suis : je distingue son mince croissant... Faut dire qu'le jour où la Lune s'ra pas là où on l'attend, Allah s'ra vraiment grand !

— Voilà un bon vers de mirliton, s'esclaffa-t-elle.

— Comment ? C'est pas aussi bien qu'ceux d'Jul dans l'*Pèlerinage*⁹ ?

— Je ne voudrais pas te décevoir... Mais, ce qui m'intéresse davantage que ses ritournelles, c'est de le rencontrer pour parler de son extraordinaire aventure !

Une fois l'antenne interconnectée aux amplificateurs large bande (que je trouvai dans l'atelier) et ceux-ci au *transistor*, je vérifiai le système en boucle fermée, à l'aide de l'écho sur les bâtiments de la ville – maintenant illuminée par la fée électricité. Puis j'essayai en réel, Nivea faisant pivoter l'axe de la parabole de quelques degrés autour de l'azimut 200°, suivant mes instructions criées depuis l'atelier, où se trouvaient ampli et *transistor*... *Macache* ! Pas le moindre signe d'accrochage. Comme il était presque vingt heures, nous remîmes l'essai au lendemain.

En passant dans le couloir central du QG, LTH nous présenta le commandant Yusuf Al Makki, chef de la sécurité du CEIS. Un homme de haute taille, au port énergique et au visage buriné, vêtu d'une tenue léopard : un vrai Bigeard mauresque !

Nous dînâmes tous les quatre dans une petite pièce attenante au réfectoire principal, sobrement servis par une nounou. Aziza nous avoua suivre un régime maigre, pour des raisons de santé. Elle nous gratifia tout de même d'un excellent couscous aux raisins secs et à la pintade d'oasis.

Le commandant était d'origine sahraoui. Il parlait le français avec un accent arabo-castillan et plein d'hispanismes, mais on se comprenait suffisamment bien pour discuter politique.

Il admettait que la colonisation européenne était un phénomène complexe qui, outre l'exploitation pure et simple des pays soumis, comportait une volonté de civiliser les indigènes, en leur enseignant un minimum de principes démocratiques, « prrenncipè ki sè rètournè counntr' lè coulounisatourr loui-mèm', *dèsdè louègou* (évidemment) ! », conclut-il, dans un grand éclat de rire.

— Avez-vous entendu parler de Frantz Fanon ? lui demandai-je.

— *Sì, natourralmènn* !

— Que pensez-vous de ses théories ?

— Sè tèourrì sounn' *anntiquadè* (vieillies). Nou dèvoùn' *tènérr* (avoir) dè rrèlassiounn prrivilèziè avèk la Frranns' i l'Espagn'... pask'y a di nouvou coulounisatourr à coutè, ki, è (eux) nou-z-appourrt' *nada, oualou*, kè la mizèrr' !

— Fanon a fini par perdre pied avec la réalité, intervint Aziza. À la fin de sa vie, lui qui était un pur intellectuel, s'est mis à échafauder de grotesques plans militaires !

— Il souffrait probablement d'un complexe de persécution, fit remarquer Nivea. J'ai lu que dans l'hôpital new-yorkais où il était soigné – après avoir essayé sans succès un hôpital moscovite – il délirait au sujet de complots imaginaires contre sa personne...

Ensuite on parla de l'islamisme : « Li plou grrànn dannjé pouèr li *pouèblou* », selon Al Makki.

Enfin, on évoqua le conflit maroco-sahraoui. Sans entrer dans les détails, car ni LTH ni le commandant ne tenaient visiblement à en donner...

⁹ Référence aux couplets chantés (en italien) dans la farandole de l'*Osteria del Gambero Rosso*.

Le lendemain matin, un peu avant l'aube, alors que Nivea dormait encore, je remontai à la station pour installer les équipements tout près de l'antenne, gagnant ainsi une dizaine de décibels. Hourra : après quelques petits déplacements autour du même cap que la veille, j'obtins l'accrochage :

— Luc à Jul ?... **Luc à Jul ?** répétais-je plus fort, pour dominer la friture.

Après quelques secondes de gargouillis et bruits de commutations, il me répondit d'une voix claire et sans traînée :

— Jul à Luc... Bonjour... Tout va bien ?

— Tout va bien ! Je viens aux nouvelles.

— Rendez-vous possible dès demain soir à un degré ouest et 24 degrés nord... Terminé !

— Luc à Jul, bien compris, un degré ouest, 24 degrés nord... Je dois consulter Aziza pour la date. Je te confirmerai dès que possible. Terminé !

Je redescendis *fissa* à notre *gourbi* où, dans une ambiance de tiédeur paradisiaque (j'étais littéralement gelé), flottaient de doux parfums de Nivea (qui, en peignoir, préparait le petit déjeuner) et de thé... cependant que son radio-réveil émettait des mélodies locales.

— Alors ? s'enquit-elle, le regard suspendu à mes lèvres.

Pour toute réponse, je déployai sur la table ma vieille carte du Tanezrouft au 200 000ème :

— Regarde ! C'est bien c'que j'pensais : l vaisseau est planqué dans les grandes dunes d'l'Erg Chech et JDR nous donne rendez-vous ici, pratiquement au centre d'un cercle d'environ 150 kilomètres de rayon, qui tangente la route Adrar-Bordj Mokhtar au nord-est, l'irhazer Tamenghest au sud, la frontière malienne au sud-ouest et la piste Adrar-Taoudenit au nord-ouest... Sans doute la zone la plus aride, donc la moins fréquentée de tout l'Sahara algérien.

— À vue d'œil, ça ne me paraît pas la porte d'à côté ! fit-elle remarquer judicieusement, pour une fois, car elle était plutôt fâchée avec les cartes géographiques.

— Effectivement, c'est à 450 kilomètres d'ici, à vol d'oiseau. Et sans doute à près d'six cents en voiture tous-terrains. Mais c'est le prix de la discrétion.

— Et les satellites espions ?

— Jusqu'à présent, seuls les Cosmons ont des satellites d'observation performants en orbite géostationnaire, ceux des Américains, des Russes et autres Français, sont à bien plus basse altitude, et défilent par rapport au sol. Donc, à moins d'savoir par avance où et quoi observer, tout véhicule isolé qui s'déplace échappe à leur attention. Et puis, pourquoi diable veux-tu que ces pays se focalisent sur le Tanezrouft en ce moment ? Ils ont bien d'autres chats plus sérieux à fouetter ! expliquai-je en savourant les tartines de pain grillé au délicieux miel local.

Peu après, LTH passa nous chercher avec la Rover et ses deux goumiers, pour une brève visite de la ville. En longeant la remise, je constatai qu'il y avait encore moins de véhicules que la veille.

On laissa bagnole et "gorilles" sur un parking ombragé de la place des Martyrs :

— En hommage aux Harratines¹⁰ qui ont laissé leur peau dans les *foggaras* ? questionnai-je.

— Non, non. Chez nous, il ne peut s'agir que de ceux tombés sous les balles françaises !

— Pas ceux tombés sous les balles harkies ?

— À la façon de vos Collabos, les harkis sont passés à la trappe de notre Histoire officielle.

— JDR nous attend à partir de demain matin en plein Tanezrouft, l'informai-je inopinément.

— Mon Dieu, pourquoi si loin ? s'étonna-t-elle.

— Pour des raisons de discrétion, évidemment.

— Bon, alors il faut que je contacte mes hommes de suite, car ils sont actuellement dispersés.

Et, fort agitée, elle repartit vers la *Rover*... Nous la suivîmes par prudence : JDR ne disait-il pas que « le fanatisme colle à l'islam davantage que la vérole au bas-clergé breton » ?

Elle conversa trente secondes, puis me fit signe d'approcher :

— Où, précisément ? me demanda-t-elle à voix basse.

— Vingt-quatre degrés d latitude et un degré d longitude ouest. J'dis bien ouest.

¹⁰ Oasiens noirs, esclaves traditionnels des tribus nomades, avant que les Français n'interdisent l'esclavage.

Je l'entendis répéter ces coordonnées en français, pendant que je retournais vers Nivea.

Quelques minutes après, elle revint vers nous :

— Al Makki va regarder si la chose est possible. J'aurais la réponse dans une heure ou deux... D'ici là, je voudrais vous faire connaître le restaurant de l'hôtel *Touat*. À vrai dire, avec celui de l'aéroport, c'est le seul du pays conseillé à ceux qui craignent la *tourista* !

— Touchons du bois, car pour le moment ce n'est pas notre cas, rit Nivea.

— La chose n'est pas systématique : ça m'arrive aussi, de temps à autre. Les bactéries locales ne sont pas forcément les mêmes que celles du nord, admit Aziza.

— Tu vois bien qu'il y a raison de dire qu'le Sahara c'est pas l'Algérie... pas plus que celle-ci n'était la France ! conclus-je, rigolard.

Elle esquiva ma boutade par un sourire, et reprit aussitôt son rôle de mentor. Elle nous parla de l'histoire du Touat, et nous montra les accès aux fameux *foggaras* sur la place même. Puis elle nous entraîna à la préfecture, où elle connaissait tout le monde. Il fallut serrer trente-six mains, dont la majorité plus blanches que noires, alors que c'est l'inverse chez les locaux...

Il était environ treize heures quand nous retournâmes à la voiture, où les gardes venaient de recevoir la réponse positive d'Al Makki. Rassurés, nous marchâmes jusqu'au restaurant. Là, pour ne pas trop jurer avec le régime d'Aziza, nous commandâmes tous les trois une salade de légumes frais, puis du riz aux poissons d'élevage, baignant dans une sauce fort épicée, peut-être pour masquer leur goût originel de vase ! Bon, le Staouéli blanc et frais à souhait, nous fit passer sur toutes ces faiblesses...

Nous remontâmes au QG vers 15 heures 30. Dans le hangar, quelques hommes s'affairaient autour des véhicules, avec cris et éclats de rire : sans doute la jubilation traditionnelle des nomades – ils l'étaient encore plus ou moins – avant tout grand départ.

Malgré mon impérieux besoin de sieste, j'allai d'abord à la tour pour laisser à JDR le message suivant : « Rendez-vous demain soir 5 janvier avant le coucher du soleil au point de latitude 24° et longitude 1° ouest. Il y aura Aziza, Nivea et moi-même, accompagnés de quelques fidèles Sahariens, deux voitures et une camionnette... Combien serez-vous ? Terminé. »

La réponse à ma question je l'eus en fin d'après-midi, après la sieste : « Jul à Luc, bien reçu. J'arriverai au rendez-vous à pied avec mes deux fils. Terminé. », disait le message enregistré.

Le temps de préparer nos bagages et vint l'heure du dîner que nous prîmes seuls avec LTH.

On ne lambina pas car se coucher tôt et se lever tôt est un impératif, au Sahara comme en montagne. Je me bornai à informer cette dernière de la confirmation de Jul.